



Chapitre 1 : Prologue & Genèse

Par Gigotdarnaud

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Prologue

Fain.
Depuis plusieurs lunes déjà, le gibier était de plus en plus rare. A la saison verte, il était fallait changer de tanière.
Soudain, le loup s'arrêta, aux aguets. Un Homme, seul, au milieu du chemin. Le loup se tassa, se prépara à bondir.
L'Homme s'arrêta, et tourna la tête vers le loup. Il ne pouvait pas le voir. Impossible. Pas de nuit, à travers un buisson. Une crainte instinctive et inexplicable commença à s'emparer de lui. Les Hommes sont faibles, il ne risque rien, absolument rien. L'Homme reprend sa route, le loup aussi. Dans l'autre direction.

Le chemin serpentait entre les arbres, faiblement éclairé par la lueur de la lune. Marchant d'un pas vif sous la frondaison, insensible au charme du tableau qui se peignait autour de lui, l'homme, grand, l'épée au flanc et méconnaissable sous un large manteau de cuir, marchait d'un pas vif et alerte. Dans ses bras, dormait un enfant, peut-être huit, neuf ans, mais pas plus de dix. Autour de lui, les animaux, plus sages que bien des hommes, s'efforçaient en silence à son passage.
Une chamériste apparut à la lisière. Perdus au milieu de la campagne, bordée d'un appentis et d'un potager dont les fruits disparaissaient dans l'obscurité, elle se dressait, du haut de son unique étage et de son toit de chaume, comme pour diffuser la nature sombre et dangereuse. Pas une lumière, à peine une lueur visible à travers les volets. L'homme semblait parfaitement savoir où aller, et s'approcha de la bâtisse. Il frappa à la porte. Attendit une demi-seconde. Martela du poing le bois du battant. Enfin, une réaction des habitants se manifesta, sous forme de l'ouverture de la porte. Derrière, avec le visage de ceux qui viennent d'être dérangés en pleine nuit par un importun décidé à rentrer, attendait un homme, grand, fort, une barbe rousse lui dévorant les joues, habillé d'une simple chemise de chanvre et d'un pantalon déchiré maintenu par une corde. Le voyageur souleva sa capuche. Parfaitement réveillé maintenant, le paysan, écarquillant les yeux de surprise, évitant de l'embosquer en ouvrant grand la porte.
"Toi ! Ici ! Rentre, il ne faut pas que l'on te voie, si jamais tu étais suivi..."
Je n'ai pas dit suivi. Tu l'ingénies encore pour rien. Personne n'a encore jamais pu me suivre sans oublier définitivement la saveur du pain, tu devrais le savoir, depuis le temps."
L'homme rentre, et son bête, après une ultime vérification de l'extérieur, ferma la porte derrière lui. La maison était constituée d'une salle principale, exiguë, où un feu achevait de se consumer dans la cheminée. Une porte s'ouvrait sur une unique chambre, plus petite encore, et une trappe au plafond menait, en guise d'étage, à une mansarde où étaient entreposés vivres et périssables. Se rapprochant du foyer, l'enfant endormi dans ses bras toujours distordu sous son manteau, le voyageur prit la parole :
"Ralph, le vas-tu dire hein. J'ai une affaire très importante à régler, et ça ne peut pas attendre. C'est probablement la dernière fois que nous nous voyons, et j'ai un service à te demander."
- Tout ce que tu veux, mon ami. Tu sais que je t'en dois une.
L'homme poussa l'enfant sur un petit lit de paille dans un coin, sans que celui-ci ne se réveille. Ralph blêmit, et commença par anticipation à regretter ses largesses.
"Ne me dis pas que c'est ce petit, le service. S'il te plaît."
- Si, le service, c'est lui. Avant que tu le demande, il n'est pas de moi, mais il est quand même assez important au yeux de nos ... amis communs ... et des gens ... influents ... pour que, c'ils apprennent son existence et sa vraie identité, ils mettent à feu et à sang toute la région pour l'éliminer.
Le paysan attrapa une chaise, et s'efforça de rester, anticipant déjà la phrase suivante.
"Et donc, j'ai besoin de quelqu'un pour le garder et l'élever, en toute sécurité et en toute tranquillité. Je sais que vous n'avez pas d'enfants, Bertha et toi, et que vous voudriez un fils pour vous aider aux travaux agricoles. Tu me l'as toi-même dit la dernière fois que je t'ai aidé, et je me suis renseigné.
"Élever un gosse ? Comme si j'avais de quoi l'élever ? J'ai déjà du mal à récolter assez pour qu'on puisse manger à tous les repas, presque toute ma récolte part pour payer les impôts impériaux... Vais à quoi j'en suis réduit, maintenant ? Moi, payer des impôts ? J'en ai honte, mais je n'ai pas le choix. Alors, prendre en plus un bambin... il a quoi, huit ans ? Il lui en faudrait huit de plus pour qu'il soit utile ?"
Le voyageur tira une bourse de l'intérieur de son manteau de voyage, et la jeta sur la table. Le paysan se souleva en entendant le bruit sourd et métallique de l'or contre le bois.
"Voilà pour tes impôts. Il y a à plus de mille cinq cent couronnes, largement de quoi élever trois gosses jusqu'à leur départ et leur assurer un coquet héritage. Ne me remercie pas, remercie le pourvoyeur des impôts qui avait ordonné à sa garde de me tuer, il y a deux semaines."
D'instinct, son interlocuteur détacha les cordons de la sacoche, qui laissa passer quelques pièces dorées. D'un peu plus d'un pouce de largeur, elles étaient marquées côté pile d'un homme chevauchant un dragon, et d'un second, plus petit, côté face.
"Ces sont des nouvelles. Il n'y a plus qu'un dragon sur cette face. Encore tes services ?"
- Pas cette fois. Ajihad s'est occupé de l'embuscade, alors que je courais après mon destin.
"Ton destin ? On ne court pas après son destin, c'est lui qui nous poursuit. Mais, je t'ai retrouvé en train de démonter ma porte à grands coups de poing en pleine nuit."
- Je suppose que ça veut dire que tu acceptes le petit. Je dois te prévenir : un jour, la guerre embrasera le continent. Peut-être dans trois mois, peut-être dans un an, peut-être dans vingt. Mais ce qui est sûr, c'est que lui - il montra la forme blottie dans le lit - y aura un rôle important à jouer. Et toi, tu dois l'arranger pour qu'il aille se battre du bon côté. Je serais peut-être encore là, qui sait.
- Tu en parles comme si le combat était possible.
Son interlocuteur se dirigeait maintenant vers la porte.
"Il t'est. Depuis la nuit dernière. Mon destin m'a rattrapé, moi aussi. Les pièces vont encore être modifiées."
Un courtier carrossier traversa le visage de Ralph.
"Un dragon en moins, encore, je suppose ?"
Le voyageur rabâcha sa capuche, et ouvrit la porte. Au dernier moment, il se retourna, et jeta :
"Cette fois, les deux côtés vont changer. Au fait. Il s'appelle Noven."
La porte claqua, se refermant sur un Ralph songeur et un Noven endormi.

Genèse

Noven mit un genou à terre. Il examina avec des yeux habituels le lit de roseau pétrifié. Observant les traces laissées par sa proie, le garçon déduisit qu'elle devait être passé par là une demi-heure plus tôt, qu'elle était de petite taille, et, au large impact que sa trace formait dans la végétation, qu'elle n'était pas allée volontairement prendre un bain de boue. Il se releva, et soupira. Cette bestiole là était bipède et n'avait

absolument aucun sens de l'orientation. Sa sœur, assurément. Inspirant profondément, il appela de toute la force de ses poumons :

"SARA.A.A.A.A.A.A.H ! OU TU ES ENCORE PASSÉE ?"

Un début de phrase, un craquement et un cri de surprise lui répondit, rapidement suivi par un déluge de motes de terre, de petits cailloux et d'un panier rempli de champignons. Levant la tête vers le talus en amont, Noven aperçut la source de la pluie de champignons. Il est, en revanche, beaucoup plus de mal à l'identifier autrement que par 'un gros tas de boue qui parle'. Sa sœur, Sarah, oui. C'était signé.
C'était parti d'une bonne intention, pourtant. La veille, des voisins reconnaissants pour un service rendu leur avaient apportés des œufs du jour. Immédiatement, l'idée d'une omelette aux champignons avait germé dans l'esprit de la benjamine, qui était partie aux aurores en cueillant dans la forêt. Malheureusement, elle était d'une nature rêveuse, et regardait plus souvent les oiseaux chanter dans la cime des arbres que le sentier qu'elle suivait. Cette distraction chronique se soldait invariablement par sa perte et par une expédition de sauvetage menée par son frère, plus pragmatique et plus posé qu'elle.

Noven la regardait se relever, au milieu de la pente qu'elle avait commencée à descendre plus vite qu'elle ne l'aurait voulu.

"Ah ben bravo. Comment tu as fait pour te retrouver là ?"

"Je me suis perdue ! Je cherchais des champignons, tu sais, pour l'omlette, et j'ai trouvé un oiseau tout coloré qui chantait, c'était très beau ! Puis il est parti, je l'ai suivi, et je me suis retrouvée enfoncée dans la boue. Et ensuite, j'ai essayé de retrouver la maison, alors je suis montée sur les rochers là-haut, et puis tu es arrivé, et tu m'as fait peur !"



Le jeune homme, déconcentré, secoua la tête de dépit. Sarah avait un don pour agacer son frère, avec sa naïveté indomptable et sa passion pour tout ce qui est à poils ou à plumes, moche, puant, bruyant, et qui se balade dans la forêt, bref, tout ce qu'elle appelle des "petites bêtes mignonnes". Petites bêtes qui vont de la moutargine au cerf de plus de quatre cent livres, d'ailleurs.

"Mais pourquoi tu... non, rien, oublie. Viens, on rentre."

Noven examina de la tête au pieds sa sœur, descendue devant lui. Il la dépassait d'une bonne tête. De près, on pouvait presque deviner le tint de la peau sous la terre glaise.

"... tu vas avoir besoin d'un bon bain..."

Contraintement à sa sœur, lui n'avait aucun soucis à se guider dans cette partie de la forêt, proche de la lisière. Cependant, les bois s'éclaircissaient sur deux lieues à l'est et à l'ouest, et s'enfonçaient sur plus de cinq vers le sud.

Après une petite heure de marche vers le nord, ils finirent par rejoindre un ruisseau, limpide, qui coulait entre les rochers. Quelques années plus tôt, Noven avait découvert cet endroit en chassant, et s'était rapidement rendu compte qu'il suffisait de quelques aménagements pour former un minuscule lac artificiel où l'on pouvait se laver tranquillement et sans avoir à se déplacer jusqu'à la rivière, distante de presque une lieue.

Déplaçant un gros bloc de pierre qu'il utilisait comme bouchon, il bloqua le cours d'eau, et regarda se remplir la cuvette ainsi formée, profonde de trente pouces et large de cent. Sa sœur prit rapidement possession du lieu et, alors qu'elle se débarrassait, Noven s'éloigna par pudeur.

Un peu moins âgé que lui, elle allait sur ses seize ans. Ses yeux bleus, ses cheveux châtains aux reflets blonds, sa naïveté qui devenait légendaire dans la région et ses formes avantageuses faisaient déjà tourner plus d'une tête à son passage dans le village. Son frère en était conscient, et savait qu'un jour, son impudeur et son physique lui attirerait des ennemis. Il secoua encore la tête, alors qu'elle se mettait à chanter - faux en

plus ! - une balade sur un prince qui viendrait un jour, et qui lui dirait des mots d'amours. Pubesque.

D'un caractère facile et d'une fable portance intellectuelle, Sarah croyait absolument tous les ragons qui pouvait se raconter au village, des plus réalistes (le boucher soit trompé par sa femme avec un soldat de la compagnie) aux plus farfelues (que le boucher trompe sa femme avec ledit soldat), en passant, bien sûr, par les légendes, surtout celles sur les dragons, qui, comme toutes, ne dataient que du siècle précédent, bien que les Vardens, en guerre contre l'Empire depuis peu, affirmaient haut et fort depuis quelques temps qu'un nouveau dragonnier venait mettre de l'ordre dans les affaires royales, rumeur violemment (trop tôt-entre ?) démentie par la propagande impériale. Propagande qui faisait fuir pour Sarah, et la pauvre fille prenait à la lettre tout ce que le tambour officiel qui passait parfois au village pouvait annoncer. En somme, elle

aurait été la femme à marier parfaite, si elle n'avait été fille de deux pauvres paysans sans autre richesses que leur terre et des récoltes qu'elle leur donnait.

Son frère Noven était son exact opposé. Plus grand et plus âgé que sa sœur de plusieurs années, son crâne était garni d'une chevelure, noire jais, qui semblait absorber toute la couleur autour de sa tête, et des yeux marbrés qui semblaient parfois, sous la lumière changeante du crépuscule, tourner au pourpre, voire au violet. Sous sa chemise de chanvre, il portait en permanence une grosse pierre transparente, du cristal peut-être, taillée, et sortie grossièrement d'une bague de cuivre, et maintenue par une ficelle à son cou. Il possédait en outre un caractère bien trempé, et un intellect foudroyant. Il réfléchissait tellement vite et tellement bien, qu'en règle générale, il était la seule personne à se comprendre, ce qui limitait grandement ses possibilités de briller en public. La modestie semblait d'ailleurs être sa plus grande qualité, en effet, il se contentait, lorsqu'il se déplaçait lui-même, de porter "un gilet incomplet, futur ruble du monde". Mande qui, en revanche, le voyait plutôt comme "un bonhomme prétentieux et mégalomane" pour les bourgeois, et comme un "brigand bavard et assommant" pour ses confrères paysans. Car oui, autant l'exercice intellectuel ne lui faisait aucunement peur, l'exercice physique, lui, le rebutait profondément, jusqu'à lui avoir fait une fois, dans sa jeunesse, prendre le large au début de la saison des labours. La temple qui s'abattit ensuite sur lui lorsqu'il était rentré plusieurs jours après, affaibli, l'avait dissuadé de recommencer la fuite directe, ce qui l'avait amené à inventer toutes sortes de stratagèmes de plus en plus ingénieux pour pouvoir s'échapper et aller dormir dans le toit pendant que le reste de la famille travaillait. Cette activité était, évidemment, grandement incompatible avec le bonne marche de la ferme. Son père, d'abord furieux contre son fils, avait tout tenté pour rendre le garen utile. De plus de lui donner à tuer, glucher et stocker tous les légumes et céréales lors des missions, il l'avait chargé de trouver des moyens de simplifier et d'optimiser les labours, la récolte, l'emportage, et le transport des produits de la ferme. S'il s'avisa qu'il eut quelques idées pour l'amélioration du chariot et de la manutention où les céréales étaient stockés, il semblait être définitivement incompatible avec toute activité qui prenait place de près ou de loin dans un champ. De plus en plus blasé par l'insupportable généralité de son fils, il l'initia à la chasse, abandonna au bout du troisième mois concubité sans prise, il l'initia à la pêche, mais il était impossible de lui faire attraper quoi que ce soit, et enfin, il l'initia au métier de boucher. Il changea cependant rapidement d'idée lorsqu'après que Noven ait passé une demi-journée à taillader à coup de bache un chêne centenaire, il parvint à le faire tomber sans une pousse, où il roula jusqu'au ravin au fond duquel coulait la rivière Tarm. Du haut de la falaise, un Ralph désespéré regardait la quantité phénoménale de bois de chauffage inaccessible qui reposait maintenant encombres se rendit l'évidence : il n'aurait-je jamais à faire travailler ce gamin. Heureusement, il avait quelques économies cachées, qu'il ressortait de bois en bois, discrètement. Il savait que les pièces, vieilles de plus de seize ans, ne manqueraient pas d'attirer l'attention sur eux s'il les utilisait pour, par exemple, fournir une idée à sa fille. Mais malgré ses restrictions, malgré les privations que tous enduraient, la bourse fondait

à vu d'œil. Noven aurait vingt-cinq ans en l'hiver, il était grand temps qu'il se marie. Mais comment marier un fils de paysans pauvres, avec, en prime, deux mains gauchères ?

Noven fut tiraillé de ses réflexions par sa sœur, qui s'était lavée et avait tenté d'enlever toute la boue qui maculait jusqu'aux ses vêtements, en vain.

"On rentre ? J'ai faim."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

"N'importe. Je n'ai rien."

Noven ouvrit les yeux. A travers le brouillard, il devina, penché sur lui le visage de son père, Ralph, et de sa mère, Berthe. Tout était flou dans sa tête. Il savait que quelque chose d'important était arrivé, mais il n'arrivait pas à retrouver quoi. Il était allé chercher du bois, dans la forêt, et il parlait de peur et de soldats avec sa sœur, lorsque... Il se redressa en criant :



"SARAH !"

Hatiane, paniqué, il regarda autour de lui, et mit une éternité d'une seconde pour reconnaître les lieux. Il était dans la pièce principale de la chaumière où ils vivaient. Dans un coin, sur un autre lit de paille, une forme blafarde était roulée en boule, tremblante et geignante. Sa sœur...

Trois jours avaient passé. L'état de Sarah ne s'était pas arrangé, et semblait, même, aller de mal en pis. Depuis trois longs jours, trois longues nuits elle ne dormait plus, ne parlait plus, et restait à gémir en position fœtale dans un coin de la pièce. Le reste de la famille était assis autour de la table, sans bouger. La table était mise, mais les assiettes étaient encore à moitié pleines. Pas un mot s'était échangé. On se dévisageait. Berthe, d'abord. Une paysanne blonde et petite, à la physionomie toute en largeur et en force, et au caractère effilé et l'indulgence simple des gens simples, qui prenait la vie comme elle venait. Ralph, ensuite. Un colosse à la crinière de feu, au caractère d'acier tempé et au regard du même métal, au bras de la largeur d'une bûche et au torse qui semblait, parfois, devenir une forge des Titans qui élimaient pour cracher du métal en fusion sur l'objet de son courroux. Enfin, le brun Noven. Noven le margouille, Noven le rêveur, qui se demandait parfois comment ses parents avaient fait pour élever un fils aussi désemparé d'eux. Ralph frappa violemment de son poing massif sur la table de chêne. Les volens tremblèrent. Une assiette de terre fit un bond en hauteur. Un nuage de poussière se souleva tout autour de la zone d'impact. Sur la fenêtre, un oiseau s'éleva. Hais, ne bougeant pas d'un cil.

"Il faut faire QUELQUE CHOSE ! Restez là à attendre, ça va me rendre FOU !"

Silence. Un ange passe. Sauti d'une centaine d'autre. Enfin, Berthe brisa le silence, et suggéra d'une petite voix :

"Et si... on allait demander à la gértesseuse une potion pour faire dormir notre pauvre Sarah ?"

Simultanément, et sans se concerter, le père et le fils bondirent hors de leur chaise, et partirent dans la direction opposée. Alors que Noven attrapait un sac et y fourrait dedans une veste en laine et quelques affaires, son père sortait de derrière une planche une bourse, dont il tira plusieurs pièces. Il les jeta au jeune homme, qui parti, sans un mot.

Il traversa la petite cour de terre battue, et s'engagea sur la route, plein nord. La topographie de la région dans laquelle Noven marchait maintenant d'un pas vif se dénouait par l'absence totale de logique dans l'organisation des activités humaines. Un des exemples les plus probant est Garzla, le seul village à dix lieues à la ronde, qui, jusque dans son nom, respirait l'illigisme. Il fut fondé un peu moins d'un siècle auparavant, par un ancien noble rendu assis fin qui parvint par la destruction de son fief lors de la Chute, et qui installa dans le premier coin tranquille que les survivants et lui trouvèrent. Il y vécut quelques mois, avant qu'il ne succombe à une crise de dépression aiguë, qui s'est manifestée par un magnifique plongeon au bas de la falaise. Puis, contre toute attente, la bourgade s'était développée, totalement anarchiquement, jusqu'à devenir un enchevêtrement inextricable de bicoques branlantes, formant une masse marion indolente. Maintenant, le village s'étouffait et déprimait, faute de commerce.

Pourtant, la situation géographique de la région était excellente, et parfaitement adaptée à l'essor d'une ville : la terre était fertile, le gibier, abondant, la rivière, poissonneuse, les pluies, régulières, les températures, clémentes, l'insolablement, idéal. Mais surtout, c'était la route reliant Uru/Bae à Drau-Leona, forcée par les aléas du terrain à passer par le seul pont - contrôlé par l'armée - à des lieues à la ronde. Il aurait été avisé, éclairé, judicieux, logique, perspicace, rationnel, sage, de bâtir le village le long de cette route, au niveau du pont, pour créer un fructueux apport commercial grâce aux nombreux marchands itinérants, mais non ! Le village était stupidement placé à un quart de lieue à peine plus au Sud, caché derrière une colline qui déformait de lui un gigantesque flot mondial.

A l'été d'été, Garzla se le trouvait qu'il une leure de la maison de Noven, mais entre eux, les caprices de la nature avait creusé une profonde et large ravine, au fond de laquelle coulait la Tarn, tumultueuse rivière qui traversait la région du nord vers le sud. Enfin, tout le sud et le sud-ouest était recouvert par la forêt, qui s'étendait sur des heures et des heures. Forêt dans laquelle, malgré l'absence totale d'activités humaines, un commandement bond s'envolait à l'envoyé des patrouilles. Patrouilles qui partaient travailler généralement avec une bonne provision de mauvais vin, et qui en revenant indubitablement complètement pleins au camp, non sans avoir sacrifié au passage quelques champs, jardins et autres potagers. Toute la population locale espérait qu'un jour, une de ces patrouilles se perdrait dans les bois, et que, les expéditions annulées, on cesserait de détruire leurs récoltes. Mais, toujours, comme guidés par une main salvatrice ou un instinct migratoire, les vivrings retournaient le chemin du campement où, invariablement, des sanctions disciplinaires les attendaient. Ce qui ne les empêchait nullement de recommencer quelques jours plus tard.

Noven marchait donc, seul et isolé qui redescendait maintenant vers l'horizon. Les lieues défilèrent sous ses pas, la falaise et la rivière lui avait fait faire un détour d'un peu plus de trois lieues vers le nord. Comme il approchait de la route principale, la route se boudait de plus en plus de champs cultivés. A cette période de l'année, ils étaient tous en friche, et déjà des hautes herbes les envahissaient. Noven atteignit la route principale un peu avant le pont sur la Tarn. Prit d'un doigt, d'une crinière même, il s'arrêta. Et si des soldats avaient survécu ? Et si recommençaient ? Avec un bout de tissu qu'il avait dans son sac, il se confectionna un bandeau qui lui couvrait tout le haut du crâne, et avança, la tête baissée, espérant de tout cœur que les sentinelles ne seraient pas trop alertes. Cependant, il traversa le pont sans même voir aucun soldat, sans ébranlement aucune. Le jeune homme ne s'arrêta pas dans la zone, puis, quittant la route principale, il s'engagea sur une autre, plus petite, qui redescendait vers le sud en direction de Garzla. Au bout d'un quart d'heure, il arrivait en vue du village.

Le système politique mis en place dans la région depuis la création du village était simple : il y avait un maître, choisi à vie parmi les notables, par les notables, pour gérer les affaires des notables. Quant celui-ci devenait vieux, on l'assassinait, puis on en choisissait un autre. Ainsi, les mandats municipaux ne dépassaient guère les cinq ans. Rare étaient ceux qui s'étaient associés du bon peuple. Ainsi, plus de cinquante ans auparavant, un maître fraîchement élu avait tenté de réformer l'urbanisme de Garzla, et d'établir un cadastre. Il n'eut le temps que d'établir le tracé de la rue principale, avant que son mandat ne prenne prématurément fin, au bout de seulement quinze jours. Il n'y avait donc officiellement qu'une rue à Garzla, mais, en pratique, des bâtiments de ronds et de chaume avait poussé dans tous les sens, créant ainsi un dédale de ruelles tortueuses et étroites, difficiles pour se cacher, se faire couper la gorge, ou encore se faire arrêter depuis une fenêtre d'un étage.

Un autre maître avait tenté d'instaurer un système, innovant et pratique, jusqu'alors inédit, il a nommé l'eau courante. Le principe était simple : une route à bases, placée sur la Tarn, fournissait de l'énergie à une pompe, qui envoyait de l'eau dans des tuyaux jusqu'à un réservoir au dessus du village. Puis, l'eau était acheminée jusqu'à des fontaines partout dans le village. Si l'idée était bonne, il s'avéra que le système mis en place, après plusieurs mois de labours et d'implants excessifs, ne pouvait pas fonctionner pour deux raisons : le village était trop haut, le débit de la rivière trop faible, et les tuyaux fuyaient. On jeta le maître dans son réservoir vide, et on l'y oubli. C'était trente ans auparavant, et il y était encore.

Noven traversa le village, et l'arbelle d'abord cher le boulanger du village, autre bazarier de la région, lui, le four s'apportant par un seigneur de la région (puisque n'y en avait pas), puis à un notable, qui le loua à prix d'or. Un paysan plus malin que les autres avait passé un accord avec ce notable, pour ouvrir une boulangerie à proximité. Paysan qui s'était très vite enrichi sur le dos de ces ex-confères, et qui avait rejoint le rang des notables. Il avait ensuite rapidement embauché un ouvrier, qu'il payait - littéralement - une bouchée de pain, afin qu'il tienne la boutique. Noven entra donc dans l'épicerie, et en ressorti avec un pain de dix livres, qu'il mit dans son sac. Poursuivant sa route, il l'arbelle ensuite chez le fromager, pour remplacer son couteau à dépecer, perdu dans la forêt. Il hébété, puis s'acheta également une dague à double tranchant, de six pouces de long et un demi de large à la coupe, ainsi qu'un petit fourreau, simple morceau de cuir cousu et percé pour le fourreau. Noven glissa l'arme sous sa chemise, et sortit du village, en direction de la maison de la gértesseuse. Crainte par les paysans, méprisée par les notables, décriée par tous, elle tenait un commerce d'élixir, de potion et d'onguents - qu'elle disait magiques - florissant et très rentable. Elle habitait une chaumière délabrée et lugubre au sud-ouest du village, habilement dissimulée dans un petit bosquet. Noven s'approcha de la porte, et leva le poing pour frapper. Le battant s'ouvrit avant qu'il n'atteigne le bois. Une odeur acre et fétide lui prit les narines.

"Je t'attendais. Rentre, mon garçon, rentre vite..."

La propriétaire de la voix était une petite femme, décomposée, ratatinée, à qui on n'aurait même pas serré la main de peur de la lui arracher par mégarde. Son visage, couleur asin, était percé de vermes semblables à des champignons. Ses yeux acérés paraissaient regarder à travers ses interlocuteurs. Sa bouche, arborant trois dents déchaussées, rappelant des pierres tombales par l'aspect et par l'odeur, était surmontée par un nez en forme de serre, si long qu'il projetait une ombre sur toute une moitié du visage. Enfin, le tableau était complété par une sorte de robe noire rapiécée, ainsi qu'une capuche, en permanence rabattue sur sa tête et qui aurait dissimulé habilement ses cheveux - si elle en avait eu.

"Vous... m'attendez ?"

La tête de l'épouvantail passa à travers l'ouverture, regarda de part et d'autre, puis un bras, ébranlé fort, sorti à son côté pour tirer le jeune homme à l'intérieur. Ce dernier, surpris, ne se défendit pas. La porte claqua derrière lui.

"Ne restes pas dehors, pauvre sot. Il ne faudrait pas qu'on ne voit te parler, ce serait mauvais pour les affaires. Tu cherches un somnifère pour ta sœur, n'est-ce pas, maintenant éternel ?"

Noven promena son regard sur le contenu de la pièce dans laquelle il se trouvait maintenant. Il y avait là chaudières, herbes séchées de toutes sortes, bocaux remplis de... choses..., un feu rouflant dans la cheminée, malgré la chaleur de l'extérieur, un assortiment d'ustensiles qui auraient fait peur à un bourgeois, ainsi que des...

"Tu rêves, gars ? Tu es venu pour ta sœur, ou pour explorer ma mesure ?"

..Mmh ? Oui, il me faut un somnifère pour ma sœur. Elle...

..Je sais ce qu'il s'est passé. Inutile d'inventer du baratin, elle s'est presque fait passer dessus par toute une patrouille de soldats. Tiens, tu lui donnera quelques goutes de ça, tu lui fera mûcher ça, ainsi que ça, pour dormir..."

En parlant, elle attrapait des fioles remplies de liquides saumâtres et des herbes décolorées, et en chargeait les bras du jeune homme, qui interrogeait la vieille sorcière, de plus en plus inquiet :

"Comment vous savez ?"

Elle l'arbelle dans son mouvement pour attraper quelques choses sur une étagère en hauteur, et se tourna vers lui.

"Noven, Premièrement, on dit S'il-vous-plait, ensuite-vous l'obligeance de me renseigner sur les renseignements vous parvenus. Ensuite, je te ferai remarquer que tous les magiciens à dix lieues à la ronde ont dû remarquer ton intervention si mal dosée. Sort impressionnant mais peu efficace et très gourmand en énergie, ce qui aurait du te tuer, d'ailleurs. Tu as un potentiel énorme, pour avoir survécu. A ta place, je rejoindrais les Vardens rapidement. Tu as un peu de temps, je me suis arrangé pour que l'unique survivant de l'attaque soit incapable de mettre un nom sur ton visage, mais ça ne va pas durer. Bonne chance !"

Elle le poussa à l'extérieur, et ferma la porte. Absorbé, il resta quelques minutes stupéfait, sans bouger, sur le seuil. Puis il se remit à payer.

Il avait déjà déposé Garzla quand il se rendit compte qu'il avait oublié de payer.

Ruminant ce que la gértesseuse lui avait dit, il marchait machinalement sur la route. Il arriva sur le pont, sans dégoût. Il aurait suffi qu'il passe quelques minutes plus tôt ou plus tard, mais, de toute évidence, le destin en avait décidé autrement. Gesticulant au milieu d'un groupe de soldats, le survivant de la patrouille tentait de décrire la 'chose' qui avait décimé ses compagnons, lorsqu'il aperçut Noven en train de s'engager sur le pont. Ses yeux s'écarquillèrent, les mots se perdirent dans sa bouche, la pression de son sang couvrit ses blessures alors qu'il tendait la main vers son agresseur :

"C'est... C'EST LUI !"

Sans chercher à comprendre, sans réfléchir, sans penser à mourir et à faire croire aux soldats à la folie du survivant, Noven se mit à courir, comme un dératé. En plus de signaler aux soldats sa culpabilité plus clairement que s'il l'avait crié, il s'engagea dans la mauvaise direction, repartant sur ses pas vers Garzla. A sa suite, une cinquantaine de soldats, cette fois bien sobres et alertes, avaient engagé la poursuite, tandis qu'un groupe d'autres, plus fatigués, étaient partis préparer les chevaux.

Noven n'avait jamais été un sportif. D'habitude, il se faisait battre à plat coureur à la course, et ne tenait pas plus d'un quart de lieue avant de devoir s'arrêter, déjà épuisé. Mais la peur lui donnait des ailes, et il parvint à prendre de l'avance sur ses poursuivants. Il s'arrêta, le souffle court, les sens aux aguets. Mais, alors qu'il commençait à se croire en sécurité, un bruit de galop le fit rapidement déchanter. D'autres soldats arrivèrent à cheval, et manœuvrèrent, de toute évidence, pour l'encadrer. Noven reprit sa course effrénée dans la seule direction possible, celle de la falaise. Il fut rapidement arrêté par la rivière, profonde d'une quarantaine de pieds, où coulait la Tarn. Il tourna la tête fébrilement autour de lui, et se força à se calmer. Soudain, il recruta le lieu en contrastes. C'était un endroit où il venait souvent, peut-être pour harceler et crier dans la rivière. La rivière, à cet endroit, formait une caverne de quelques pieds de profondeur, mais de seulement dix de largeur. Il avait déjà songé à sauter auparavant, mais la faible surface de la zone de réception l'en avait dissuadé, tout comme le sol rocheux bien dur qui s'offrait absolument aucun amorti en cas de mauvaise réception. Il entendit les soldats arriver derrière lui. Sans un regard en arrière, il sauta.

La chute lui sembla durer une éternité. Pieds en avant, bras croisés sur la poitrine, il percuta la surface de l'eau avec une force insoutenable, secouant la vase du fond et lui faisant perdre tout repère. Alors qu'il commençait à suffoquer, sans avoir la moindre idée de la direction à prendre, son pied toucha le fond. D'une grande impulsion, il se projeta hors de l'eau, et en sortie, balayant et complètement épuisé par le stress. Il s'écrasa sur la plage de galets.

En haut, les soldats n'avaient rien manqué de la scène.

"Tu meurs. Il est mort."



- Quoi, tu voulais que ce fils de chienne vive ?
- Ben ouais, quoi, qu'on puisse le torturer un peu, histoire de.
- T'oublie, je sais où il habite. On va rendre visite au reste de la famille de ce bidard, et on va finir au passage ce que nos pots avaient pas réussi à faire dans la forêt.
Les soldats éclatèrent d'un rire gras et malade, puis repartirent en direction du pont. Allongé sur son lit de gilet, Noven se mit à sangloter de désespoir. Par sa faute, à cause de son imprudence, sa famille allait se faire massacrer. Et il ne pouvait rien faire pour les en empêcher. Et lui allait mourir là, tout seul, comme un con. Il tenta de se relever. Tomba à genoux, haletant, les membres tremblants. Son pendentif sorti de la chemise, et se mit à balancer sous ses yeux. Au travers du voile de la fatigue qui recouvrait maintenant ses yeux, Noven crut le voir briller. Une hallucination, sans doute. Un son grave bondonna à ses oreilles. Ses bras cessèrent de trembler. Sa vision redevenait nette. Aimé d'une force nouvelle et surhumaine, il se remit à courir. Il couru dans les champs. Longtemps. Sans s'arrêter ni ralentir. Il couru plus vite qu'il n'avait jamais couru. Il arriva chez lui, alors que les soldats étaient encore à plusieurs lieues. Il se jeta sur la porte. L'ouvrit avec fracas. En le voyant arriver ainsi, rouge et saut, paniqué et fébrile, les vêtements trempés et sans son sac, Ralph vit d'instinct ce qui s'était passé. Avant que son fils n'ait le temps de dire un mot, il était déjà dans un coin de la pièce, près de la cheminée. A genoux par terre, il attachait des lattes du parquet, et, du trou ainsi formée, sortie un long objet, emmaillotté dans du tissu.
"Papa ! Les... les soldats ! Ils arrivent !"
"Ça va, j'avais compté. Vous devez partir. Maintenant. Je vais m'occuper."
Il déroula le tissu protecteur, et en sortit un imposant fourreau, de plus de cinq pieds de long, renforcé d'acier à un bout, et terminé par une impressionnante garde ouvragée de l'autre.
Interloqués, Berth et Noven regardèrent Ralph, sans trop comprendre. De son côté, Sarah semblait profondément ignorer le monde autour d'elle, ses yeux regardant toujours dans le vague.
"On ne peut pas partir sans toi. Sarah ne peut pas marcher toute seule."
- A ton avis, qu'est-ce que tu crois que les soldats vont faire s'ils trouvent la maison vide ? Ils nous rattraperaient rapidement. Je suppose qu'ils ne sont pas à pied, non ?"
Noven, pâle, acquiesça. Le regard de sa mère allait de son père à lui, de lui à sa sœur, de sa sœur à son père. Elle comprit soudain ce que cette séparation impliquait.
"Sarah restera ici ! Ralph, tu ne peux pas lui faire ça !"
Le robuste paysan posa son doigt et serra sa femme contre lui.
"Ma chérie... je crains qu'on n'a pas le choix... Pars avec Noven. Il te protégera. Rejoignez les Vardens, je vous rattraperai après. Je ne peux pas m'occuper de ces salopards avec vous dans les jambes, tu comprends ?"
Elle le regarda, les larmes aux yeux.
"Tu mens. Tu sais que tu n'as aucune chance contre eux. Je ne veux pas te quitter... Jamais..."
Elle se blêmit contre lui, et se mit à pleurer. Ralph, attendri, s'adressa à Noven.
"J'ai fait une promesse à un ami, il y a bien longtemps. Je lui ai juré de veiller sur toi, et que, le jour venu, je t'emmènerai chez les Vardens. Je crois que ce jour, c'est aujourd'hui."
Le visage du jeune homme reprit soudainement des couleurs. Il avait saisi le message. Il avait son père de la tête, attrappé un sac, fourna un jambon, une chemise et une corde dedans, prit un briquet et de l'amadou, et parti dans la nuit, sans se retourner, en direction de la forêt. Une force inexplicable, un instinct de survie le poussait à avancer, tout droit, sans ralentir ni regarder en arrière, sans hésitations ni regrets. Il marcha. Le chemin se révéla, au fur et à mesure qu'il s'éloignait des zones habitées. Il marcha, jusqu'à ce qu'un pressentiment le fasse s'arrêter, et regarder autour de lui. Il était maintenant sur une promiscuité, d'où il surplombait la forêt, et, au delà, les champs. Au nord, une lueur troua la nuit. La lueur devint lumière, la lumière un brasier. Les larmes lui montèrent aux yeux alors qu'il devinait sa maison, son foyer, bruler. Il esquiva un pas en arrière.
Puis il disparut dans la nuit. Plein sud.
Vers les Vardens.

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés